

# GAUCHE LE VIOLONCELLISTE

Nouvelle extraite de

*Train de nuit dans la Voie lactée* de Kenji MIYAZAWA

GAUCHE était le préposé au violoncelle dans le cinéma muet de la ville. Mais on racontait qu'il ne se débrouillait pas très bien. C'est peu de dire qu'il ne jouait pas très bien : il était franchement le plus mauvais de tous ses camarades, et, pour cela, sans cesse tourmenté par le chef d'orchestre.

Voilà qu'un après-midi, tout le monde forme un cercle dans la salle de musique pour répéter la Sixième Symphonie, qui va être donnée prochainement au théâtre de la ville.

Les trompettes sonnent de toutes leurs forces. Les violons vibrent comme deux souffles de vent. Les clarinettes, quant à elles, offrent leur voix grave.

Et Gauche, la bouche serrée avec détermination, fixe sa partition avec des yeux larges comme des soucoupes et joue déjà de tout son cœur.

« Clac! » fit brusquement le chef d'orchestre frappant dans ses mains. Les musiciens s'arrêtèrent net de jouer et restèrent silencieux. Le chef d'orchestre s'écria :

« Le violoncelle est en retard! Nous reprenons à partir de : Ponpon pompom...Un, deux...»

Tout le monde reprit ce passage. Gauche, le visage cramoisi, la sueur au front, réussit avec peine à jouer à l'endroit indiqué. Son calme retrouvé il poursuivit, quand le chef d'orchestre claqua encore une fois dans ses mains.

« Le violoncelle! Une des cordes n'est pas juste. C'est agaçant! Je ne vais pas vous apprendre la gamme, tout de même... »

Tous, par sympathie, fixèrent leur partition ou bien accordèrent leur propre instrument. Gauche, en toute hâte, rectifia la corde de son violoncelle. Si Gauche n'était pas très bon, son instrument non plus ne valait pas grand-chose.

« Une mesure avant. Un, deux. ...»

Tout le monde recommença. Gauche est concentré, la bouche tordue. Et cette fois, on put jouer un long passage. « Ça s'arrange! » pensait-il, quand le chef d'orchestre frappa de nouveau dans ses mains d'une manière menaçante. « Encore! » se dit Gauche en sursautant, mais heureusement, cette fois c'était pour quelqu'un d'autre. Et comme chacun l'avait fait pour lui un instant auparavant, Gauche fixa de très près sa partition, en ayant l'air de réfléchir à quelque chose.

« Tout de suite, nous enchaînons. Un, deux...» Les musiciens venaient à peine de recommencer que le chef d'orchestre cria soudain en tapant du pied :

« Ça ne va pas! Ce n'est pas ça ! Ce passage est l'âme de la partition. Et vous le jouez sans aucune nuance! Écoutez, mesdames et messieurs! Il ne nous reste que dix jours jusqu'à la représentation. Que deviendrait notre réputation si nous, musiciens professionnels, nous étions plus mauvais que les commis d'une maison de sucre réunis à des maréchaux-ferrants ! ? Et vous, mon pauvre Gauche! Il y a un problème, vous ne trouvez pas ? Vous ne donnez aucune expression. Colère ou joie, aucune émotion ne passe. En plus, vous n'êtes jamais avec les autres instruments! C'est comme si vous marchiez après tout le monde en traînant les pieds dans des souliers délacés ! N'êtes-vous pas gêné à l'égard des autres, de compromettre ainsi le prestige de notre grand orchestre Vénus, par votre seule faute ? ! ... Bon, la répétition est terminée pour aujourd'hui! Repos jusqu'à six heures exactement. Je vous prie d'être à l'heure à vos places. »

Les musiciens saluèrent, puis allumèrent une cigarette et s'éclipsèrent. Gauche, tenant dans les bras son violoncelle semblable à une vieille boîte, se tourna vers le mur et, la bouche tordue, pleura à chaudes larmes, mais il reprit courage et de lui-même, seul, il recommença une fois encore à jouer, depuis le début, doucement, le passage qu'ils venaient d'étudier.

Ce soir-là, Gauche rentra tard chez lui, portant sur le dos une charge volumineuse et noire.

Située à l'extrémité de la ville, sa maison, si l'on peut dire, n'était qu'un vieux moulin à eau délabré où il habitait seul; le matin, dans le petit champ côtoyant la mesure, il coupait des branches de tomates ou détruisait des insectes dans les choux potagers .et quand venait l'après-midi, il s'en allait. Une fois à l'intérieur, Gauche fit de la lumière et ouvrit le fameux paquet noir. Ce n'était rien d'autre que le gros violoncelle grinçant de l'après-midi. Gauche le déposa avec précaution sur le plancher, et saisissant au passage un verre sur une étagère, le remplit à l'eau du seau, et but à grands

traits.

Puis il hocha la tête, s'assit sur une chaise et, avec une énergie pareille à celle d'un tigre, commença de jouer la partition du jour. Il tournait les pages et jouait en réfléchissant, réfléchissait en jouant, et après avoir mis toute son ardeur dans le final, recommença encore et encore depuis le début, dans un puissant grondement.

Quand minuit fut largement passé, il lui sembla qu'il ne savait plus très bien s'il jouait ou non; son visage était devenu écarlate, ses yeux injectés de sang, il avait une expression tout à fait effrayante et paraissait à tout instant sur le point de tomber.

A ce moment-là, « Toc-toc-toc ! » quelqu'un frappa à la porte de derrière.

« C'est toi, Hauche ? » s'écria Gauche, d'un air égaré. Mais, quand la porte fut poussée doucement, un grand chat à pelage tricolore, qu'il avait dû voir cinq ou six fois, entra.

Dans le champ de Gauche, il avait pris une tomate à demi mûre qui paraissait somme toute fort lourde pour lui, et il la posa devant le musicien en disant :

« Ah ! Je suis fatigué! Vraiment, le portage, c'est terrible !

-Qu'est-ce que tu dis ? demanda Gauche.

-C'est un petit cadeau. Mangez! » dit le chat tricolore.

Gauche put déverser d'une traite toute l'exaspération accumulée depuis le matin.

« Est-ce que c'est moi qui t'ai demandé de m'apporter des tomates ? D'abord, tu t'imagines que je vais avaler les trucs que tu apportes ? En plus, cette tomate vient de mon champ, hein ? Elles ne sont pas rouges et tu les arraches ! Et je suis sûr que c'est toi qui as mordu leurs tiges et les as éparpillées ! Fiche-moi le camp! Espèce de sale chat! »

Alors le chat arrondit les épaules, ses yeux se firent plus étroits, mais sa bouche dessina un sourire un peu dédaigneux et il dit :

« Monsieur le musicien, ne vous mettez pas si en colère, c'est mauvais pour votre santé. S'il vous plaît, voulez-vous jouer plutôt *La Traumerei* de Schumann ? Je serai votre public.

-Arrête tes insolences. Sale chat! »

Le violoncelliste se demandait quel mal il pourrait bien faire à ce chat irritant et réfléchit un instant.

« Ne soyez pas gêné! Je vous en prie... Je crois que désormais, je ne pourrai plus dormir sans avoir entendu votre musique, monsieur.

-Insolent... Insolent! » cria Gauche devenu complètement écarlate en frappant du pied comme le chef d'orchestre le matin, mais, soudain, il changea de sentiment et dit :

« Bon, je vais jouer. » Gauche - à quoi pensait-il ? - donna un tour de clef à la porte, ferma toutes les fenêtres, et prenant son violoncelle, éteignit la lampe. Alors, la lumière de la lune dans son dernier quartier se glissa à l'intérieur et éclaira environ la moitié de la pièce.

« Qu'est-ce que je joue ?

-*La Traumerei*, du compositeur Romantik-Schumann », répondit le chat d'un air affecté, en s'essuyant la bouche.

« Bon... Voyons si c'est bien cela, *La Traumerei*. » Le violoncelliste - à quoi pense-t-il encore ?... - prit d'abord un mouchoir, le déchira, et se boucha énergiquement les oreilles avec. Ensuite, avec la violence d'une tempête, il commença de jouer l'opus intitulé "La Chasse au tigre en Inde".

Le chat écouta un moment en penchant la tête, mais, brusquement, de petites lumières clignotèrent dans ses yeux et, d'un seul coup, il fit un bond en arrière en direction de la porte. Puis soudain, il se jeta contre elle de tout son poids, mais la porte ne s'ouvrit pas. Alors, à bout de nerfs, le chat montra une agitation comme s'il venait de subir un échec cuisant. De ses yeux et de son front fusèrent des étincelles. Elles jaillirent également de ses moustaches et de son nez, aussi l'animal chatouillé fit un instant une tête comme s'il avait envie d'éternuer, puis, de nouveau, se remit à se démener, car, vraiment, il ne voulait plus continuer ainsi. Gauche, tout à fait satisfait, joua alors avec de plus en plus de force.

« Monsieur le musicien, c'est assez... C'est vraiment assez... Je vous en supplie, arrêtez! Et je ne prendrai plus jamais votre baguette.

-Tais-toi ! Maintenant, c'est le moment où l'on va attraper le tigre. »

Le chat en détresse se mit à bondir et à tourner, à se frotter contre les murs, et aussitôt, les

endroits où il s'était appuyé produisirent une lumière bleue. Finalement, il se mit à tourner, tourner tout autour de Gauche, comme une toupie. Gauche, commençant lui-même à être pris de vertige, dit :

« Bon, allez, je te pardonne », et il s'arrêta enfin de jouer.

Mais le chat, comme si de rien n'était :

« Monsieur, lors de votre interprétation d'à l'instant, que s'est-il passé ? »

Gauche sentit la colère l'envahir à nouveau, mais sans rien en montrer il porta une cigarette à sa bouche et sortit une allumette.

« Et toi, ça va ? Est-ce que tu ne te sentiras pas un peu mal ? ...Fais voir ta langue ! »

Le chat, d'un air moqueur, exhiba prestement sa langue longue et pointue.

« Ah, ah ! Un peu rêche, non ? ... » Disant ces mots, le violoncelliste frotta brusquement son allumette schuut ! sur la langue et alluma sa cigarette.

Alors là, le chat fut stupéfait. Faisant tourner sa langue comme un moulinet, il alla vers la porte d'entrée et se jeta dessus violemment, la tête la première ; en titubant, il revint sur ses pas, se précipita encore vers la sortie et se cogna une nouvelle fois, chancelant, il retourna prendre son élan, puis bondit une troisième fois pour essayer de trouver une issue.

Gauche le regarda un moment, amusé, avant de décider :

« Allez, tu peux partir, et ne reviens pas ! Imbécile. »

Le violoncelliste ouvrit la porte et le chat fila comme le vent dans les chaumes; en le regardant, Gauche eut un petit sourire. Il parut enfin rafraîchi et soulagé, et ensuite il s'endormit profondément.

Le lendemain soir, de la même façon, Gauche rentra, le dos chargé de son violoncelle noir. Puis il lampa énergiquement un verre d'eau et, aussitôt, exactement comme la nuit précédente, commença de travailler vigoureusement son violoncelle. Bientôt passèrent minuit, et une heure, puis deux heures, et Gauche ne s'était toujours pas arrêté.

Bientôt, il ne sait plus quelle heure il est, il ne sait plus s'il joue encore quand, au milieu des grondements et des mugissements, « toc-toc-toc » quelqu'un frappe au grenier.

« Eh bien, le chat ! Cela ne t'a pas suffi ? » cria Gauche, mais soudain, à travers une fente du plafond, il y eut un froissement d'ailes et un oiseau gris descendit. Gauche le regarda se poser sur le plancher : c'était un coucou.

« Voilà que même les oiseaux viennent ici ! Qu'est-ce que tu veux, toi ? demanda Gauche.

-C'est que je désirerais apprendre la musique », dit le coucou avec un air étudié.

Gauche, en riant, dit :

« Allons, bon ! La musique ! Mais dans ta chanson, tu fais seulement : "Coucou ! Coucou !" non ? »

Alors le coucou, avec le plus grand sérieux :

« Oui, c'est bien ma chanson. Et justement, c'est très difficile, n'est-ce pas ?

-Difficile ? Chanter longtemps, c'est peut-être fatigant pour vous autres, mais la façon de chanter n'a pas grande importance, non ?

-Mais si, c'est très important ! Par exemple, quand je chante "Coucou !" comme ceci, puis "Coucou !" comme cela, on entend beaucoup de différence, n'est-ce pas ?

-Pour moi, pas du tout.

-C'est que vous, vous n'entendez pas. Pour mes camarades et moi, nous pouvons chanter jusqu'à dix mille "Coucou !" et chacun d'eux sera différent.

-Peut-être pour vous. Mais si tu as une si bonne oreille, c'est inutile de venir chez moi !

-C'est-à-dire que je voudrais apprendre avec exactitude : *do-ré-mi-fa-sol-la-si-do*.

-La gamme ! Sans blague !

-Oui, avant d'aller dans les pays étrangers, je dois l'apprendre au moins une fois, coûte que coûte.

-Les pays étrangers, tu plaisantes ?

-Monsieur le Professeur, je vous en prie, enseignez-moi la gamme ! Et moi, je chanterai en même temps.

-Tu m'ennuies !... Bon, je vais la jouer seulement trois fois, et dès que j'aurai fini, tu rentreras chez toi, entendu ? »

Gauche prit son violoncelle, essaya un accord et joua :

« *Do-ré-mi-fa-sol-la-si-do*. » Mais, à ce moment-là, le coucou se mit à battre des ailes avec

agitation.

« Non, non, ce n'est pas ça, pas comme ça !

-Oh, tu m'ennuies ! Alors, vas-y, montre-moi !

-Comme ceci ! » Et le coucou, se penchant en avant, se mit un instant en position, puis chanta une seule fois : « Coucou !

-Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est la gamme ? Alors dans ce cas, la gamme et la Sixième Symphonie, c'est pareil pour vous !

-Non, c'est différent !

-Et où se trouve la différence ?

-Le difficile est de jouer longtemps sans s'interrompre.

-C'est à dire comme ça ? » Et le violoncelliste, reprenant son instrument, joua à la suite: coucou-coucou-coucou-coucou-coucou.

Alors le coucou, tout joyeux, se mit de la partie, vocalisant en même temps: « Coucou-coucou coucou-coucou ! » Déjà, le voilà, le corps légèrement incliné, plein de passion, qui ne cesse plus de chanter.

Gauche, à la fin, commençant d'avoir mal à la main, s'arrêta en disant :

« Bon, ça suffit maintenant. Tu exagères ! »

Le coucou, avec regret, chanta encore un instant en haussant les sourcils, finalement :

« Coucou! Cou-cou! Cou! » fit-il en s'arrêtant. Gauche, tout à fait en colère, lui dit :

« Bon, maintenant l'oiseau, c'est terminé, file !

-Je vous en prie, jouez encore une fois. Ce que vous avez fait, c'est bien, mais il y a un petit quelque chose qui ne va pas.

-Qu'est-ce que ça veut dire ? Ne dirait-on pas que c'est toi qui vas m'apprendre à jouer ? Allez, va-t-en !

-S'il vous plaît... Rien qu'une fois !..., Je vous en prie... S'il vous plaît! » Le coucou inclina la tête mille fois plutôt qu'une, implorant vivement :

« Coucou! Coucou !

-Bien, c'est vraiment la dernière fois! » Gauche mit son archet dans la bonne position. Le coucou, d'un seul souffle, lança :

« Cou... ! » puis dit :

« Alors, s'il vous plaît, aussi longtemps que vous le pouvez ! », et il refit un salut.

« Ah ! Que tu es pénible! » Gauche, avec un sourire condescendant, commença de jouer. Et le coucou, retrouvant à nouveau toute son ardeur, s'inclina délicatement, et avec une application visible chanta :

« Coucou, coucou, coucou! »

Au début, Gauche éprouva quelque mauvaise humeur, mais en continuant de jouer, il se sentit envahi par le sentiment que l'oiseau interprétait la gamme à la perfection. Plus il jouait, et plus il pensait que c'était bien l'oiseau le meilleur.

« Oh! Si je fais des choses aussi stupides, je vais finir par devenir un oiseau. » Brusquement, Gauche arrêta net son violoncelle. Alors le coucou tituba légèrement comme s'il avait reçu un coup sur la tête, puis il interrompit lentement son chant, comme auparavant :

« Coucou, coucou, coucou, cou... cou... cou ! »

Ensuite, regardant Gauche avec reproche :

« Pourquoi avoir cessé ? Chez nous autres, même le plus lâche chante jusqu'à ce que le sang jaillisse de sa gorge !

-Prétentieux! Jusqu'à quand est-ce que je vais faire des sottises pareilles ? Maintenant, sors ! Regarde, ça n'est pas le matin ? » dit Gauche en montrant la fenêtre.

A l'est le ciel avait pris une teinte d'argent voilée et des nuages noirs s'enfuyaient en direction du nord.

« Bon, eh bien jouez jusqu'à ce que le soleil se lève, s'il vous plaît... Encore une fois, cela n'est pas très long! ...dit le coucou en inclinant de nouveau la tête.

-Tais-toi... Orgueilleux... Stupide oiseau... Si tu ne t'en vas pas, je te plume et je te mange pour mon petit déjeuner! »

Alors Gauche frappa du pied bruyamment sur le plancher. L'oiseau- peut-être fut-il surpris ? - s'envola tout d'un coup en direction de la fenêtre. Mais sa tête heurta avec violence la vitre et il tomba lourdement sur le sol.

« Quel idiot !... Se jeter contre la vitre !... » Gauche se leva en hâte pour ouvrir la fenêtre, mais cette fenêtre n'avait jamais été de celles qui coulissent quand on le veut, en un tournemain. Il se mit à secouer les montants, lorsque le coucou, à nouveau, se cogna très fort, tomba, et l'on put voir apparaître un peu de sang à la base de son bec.

« J'essaye d'ouvrir. Attends un peu! » Gauche parvenait juste à faire jouer la fenêtre sur une largeur de deux pouces quand le coucou se releva. Cette fois-ci, il voulait réussir coûte que coûte, et, fixant le ciel vers l'est, de l'autre côté de la fenêtre, il rassembla toutes ses forces pour s'envoler à tire-d'ailes. Naturellement, cette fois il heurta la vitre encore plus violemment et retomba par terre ; son corps resta un moment immobile. Gauche voulut le ramasser pour le faire partir par la porte et il avança la main, mais, soudain, le coucou ouvrit les yeux et recula. Comme il semblait bien qu'il allait encore se cogner contre la vitre, Gauche, d'un geste spontané, leva la jambe et donna un grand coup de pied dans la fenêtre. Deux ou trois vitres se brisèrent avec un bruit épouvantable et la fenêtre avec son montant tomba dehors. Alors, par cette large ouverture, le coucou s'envola comme une flèche vers l'extérieur. Il vola droit devant lui le plus loin qu'il pût et disparut enfin de la vue. Un moment Gauche regarda dehors, abasourdi, puis il se laissa tomber tel qu'il était sur le sol, s'étendit dans ce coin de la pièce, et s'endormit.

Le soir suivant également, Gauche a joué du violoncelle jusqu'à minuit passé, et fatigué, il boit un verre d'eau quand de nouveau, toc-toc-toc, on frappe à la porte.

« Cette nuit, quel que soit le visiteur, comme pour le coucou hier soir mais dès le début, je vais me montrer menaçant pour le chasser », se dit Gauche, et il attendit fermement, son verre à la main, quand la porte s'entrouvrit et un jeune blaireau entra. Alors Gauche ouvrit la porte en grand et s'écria, en frappant du pied par terre :

« Dis, le blaireau, ce qu'on appelle la soupe au blaireau, tu connais ? »

Mais le petit blaireau, d'un air rêveur, s'assit convenablement sur le plancher, puis resta un moment la tête penchée sur la poitrine, en réfléchissant, comme s'il ne comprenait pas ce qu'on lui demandait.

« La soupe au blaireau, je ne connais pas ! » dit-il finalement. Gauche ne put s'empêcher d'avoir envie de rire en voyant sa tête, mais il se força à reprendre une expression sévère et dit :

« Eh bien, je vais te le dire... Voilà ce que c'est, la soupe au blaireau: on mélange un blaireau comme toi avec du chou et du sel, et on fait cuire jusqu'à ce que ça soit fondant, et cela donne quelque chose que moi ensuite, je mange ! »

Alors le jeune blaireau dit d'un air très étonné : « Pourtant mon papa, vous savez, a dit que monsieur Gauche est vraiment très gentil et qu'il ne fait pas peur; il m'a dit aussi d'aller le voir et d'étudier avec lui. » Là, Gauche ne put se retenir d'éclater de rire.

« Et qu'est-ce qu'il t'a dit d'étudier ? Tu sais que je suis très occupé, et en plus j'ai sommeil. »

Le petit blaireau, comme s'il avait soudain repris des forces, fit un pas en avant.

« Moi, ma spécialité, c'est le petit tambour. On m'a dit de venir ici pour apprendre à jouer en mesure avec le violoncelle.

-Mais je ne vois pas de petit tambour !

-Mais si, regardez ! » Le petit blaireau sortit deux baguettes de derrière son dos.

« Qu'est-ce que tu peux faire avec ça ?

-Eh bien maintenant, s'il vous plaît, jouez *Le Joyeux Cocher* !

-*Le Joyeux Cocher* ? C'est du jazz?

-Oui, tenez... Voilà la partition. » Et le petit blaireau sortit encore de derrière son dos une partition. Dès qu'il l'eut en main, Gauche se mit à rire.

« Pfff... Quel morceau bizarre !... Enfin, je joue ! Et toi, tu vas battre du tambour ? » Gauche se demandait comment allait s'y prendre le petit blaireau et il commença de jouer en lui lançant des regards en coin.

Alors le blaireau prit ses baguettes et se mit à battre la mesure, dong-dong-don, en frappant sur le

violoncelle au-dessous du chevalet. Ce n'était vraiment pas mal du tout, aussi Gauche continua de jouer en y prenant beaucoup d'intérêt. Quand ils eurent terminé, le petit blaireau baissa la tête et réfléchit un moment. Puis comme s'il était parvenu à une conclusion, il dit :

« Monsieur Gauche, quand vous jouez sur cette deuxième corde, vous êtes en retard sur le rythme, non ? C'est un peu comme si vous me faisiez trébucher. »

Gauche comprit ce qu'il disait. En vérité, il avait le sentiment depuis la veille au soir qu'aussi vite qu'il essayât de jouer sur cette corde, il y avait un petit temps de retard avant chaque son.

« Oui, tu as peut-être raison. Ce violoncelle n'est pas de bonne qualité », dit Gauche tristement. Alors le blaireau médita encore quelques secondes d'un air compatissant, avant de prononcer à haute voix :

« Mais où est-il mauvais exactement ?... Peut-être... Voudriez-vous jouer encore une fois ?

-Oui... bien sûr, je joue. » Gauche commença.

Le petit blaireau, en tambourinant comme tout à l'heure, inclinait quelquefois la tête comme s'il allait toucher le violoncelle avec son oreille. Et quand ils eurent fini, cette fois encore la nuit s'éclairait à l'est d'une lueur légèrè.

« Ah... C'est le jour... Merci beaucoup! » Le petit blaireau, avec une grande précipitation, mit ses baguettes et sa partition sur le dos et fit claquer les bandes de caoutchouc pour bien les ajuster, puis il salua deux ou trois fois et fila rapidement dehors.

Gauche resta un instant avec un air rêveur à respirer le vent qui s'engouffrait par la vitre cassée la veille, et, afin de reprendre des forces avant de se rendre à la ville, il se glissa immédiatement dans son lit.

Le lendemain soir, Gauche joua encore du violoncelle toute la nuit, et vers le matin, il tenait son instrument à la main en dodelinant malgré lui de la tête à cause de la fatigue, quand de nouveau, quelqu'un frappa : toc-toc-toc, à la porte. C'était un bruit très faible, à peine audible, mais comme il s'était habitué à entendre la même chose chaque soir, il le perçut aisément et répondit :

« Entrez! » Cette fois, dans l'entrebâillement de la porte apparut une souris des champs. Accompagnée d'un minuscule souriceau, elle avança d'abord, en trotinant jusque devant Gauche. Le souriceau s'approcha à son tour; il n'était guère plus grand qu'une gomme et Gauche ne put s'empêcher de rire. La souris alors jeta tout autour d'elle des regards étonnés, l'air de se demander pourquoi il riait, puis elle posa devant lui une châtaigne verte et le salua avec correction, en disant :

« Monsieur le Professeur, l'état de cet enfant est grave, il est sur le point de mourir, aussi je vous en supplie Professeur, guérissez-le !

-Mais je ne suis pas médecin! » dit Gauche avec un rien d'humeur. La mère souris un instant baissa les yeux en silence puis sembla se décider à nouveau :

« Mais, monsieur le Professeur, ce n'est pas vrai, j'en suis sûre! Chaque jour, vous avez guéri tant de monde avec une telle habileté !

-Je ne comprends pas ce que tu racontes.

-Mais pourtant, Professeur, grâce à vous, la grand-mère du lapin a été guérie, et le père du blaireau aussi, et vous avez même soigné le hibou si méchant! Aussi je me sentirais bien malheureuse si vous n'acceptiez pas d'aider ce pauvre enfant !

-Mais enfin, tu dois te tromper! Je n'ai jamais soigné de hibou! Et pour le petit blaireau, c'est vrai qu'il est venu hier soir, pour jouer dans un orchestre, enfin... » Gauche était interloqué, et regardant le souriceau du haut de sa taille, il se mit à rire.

Alors la mère souris commença à pleurer.

« Ah! Comme j'aurais aimé que cet enfant tombât malade plus tôt si ce devait être son sort ! Dire que jusqu'à l'instant, votre violoncelle n'a cessé de résonner de manière tout à fait grandiose, et au moment où il est malade, la musique s'arrête brusquement, et j'ai beau vous supplier, vous refusez de jouer encore... Ah ! Malheureux enfant! »

Gauche, surpris, s'écria :

« Que dis-tu ? Quand je joue du violoncelle, je guéris des hiboux et des lapins malades ? ...Et comment ? Ça alors !... »

La souris des champs dit en se frottant les yeux du revers de la main :

« Oui, quand les habitants du quartier sont malades, ils viennent sous le plancher de la maison du professeur pour se guérir.

-Et ils guérissent ?

-Oui, le sang circule beaucoup mieux dans le corps et c'est très agréable; il y en a qui guérissent immédiatement, d'autres une fois rentrés chez eux.

-Ah bon! Quand mon violoncelle résonne très fort, cela vous sert de massage et vous guérissez donc! Ah bon, j'ai compris. Alors jouons! »

Gauche fit gémir légèrement son instrument en l'accordant, puis enleva le jeune souriceau qu'il introduisit dans l'ouverture du violoncelle.

« Moi aussi! Je veux l'accompagner! Dans tous les hôpitaux c'est comme ça! » La mère souris, devenue comme folle, sautait contre le violoncelle.

« Madame veut entrer aussi ? » Le violoncelliste essaya de faire passer la mère souris par l'orifice, mais la moitié de la tête seulement y pénétra. La souris des champs tout en gesticulant cria à son petit à l'intérieur :

« Tu es bien là-dedans ? Quand tu es tombé, est-ce que tu l'as bien fait comme je t'ai appris, les pieds joints ?

-Oui, je suis bien et j'ai très bien sauté », répondit le souriceau, du fond du violoncelle - sa voix était aussi faible que celle d'un moustique.

« Tu vois que ça va! Alors ce n'était pas la peine de pleurer! »

Et Gauche fit descendre la mère souris, puis il prit son archet et se mit à faire vibrer les sons majestueux d'on ne sait quelle rhapsodie. La mère souris parut alors écouter avec un grand souci de l'efficacité acoustique, puis, à un moment, comme si elle ne pouvait plus y tenir :

« Bien, c'est suffisant. Pouvez-vous le faire sortir, s'il vous plaît ? dit-elle.

-Vraiment, ça va comme cela ? »

Gauche pencha son violoncelle, passa sa main dans l'ouverture, attendit et bientôt le souriceau parut. Doucement, Gauche le déposa sur le sol.

On put voir qu'il avait les yeux étroitement fermés et qu'il tremblait de tout son corps.

« Alors, c'était comment ?... Tu vas bien ?... Comment te sens-tu ? »

Le souriceau ne fit pas la moindre réponse et resta encore un moment les yeux clos à trembler sans fin ; soudain il se mit à bondir et à courir.

« Ah ! Il va mieux. Merci beaucoup! ...Merci beaucoup! »

La mère souris se mit, elle aussi, à courir mais revint bientôt vers Gauche et, tout en lui disant bien dix fois de suite « Merci beaucoup! Merci beaucoup! », lui adressa, chaque fois, un petit salut. Gauche, pris de compassion, lui demanda :

« Vous, les souris, est-ce que vous mangez du pain ? »

La mère souris parut alors surprise et répondit en jetant des regards inquiets de tous côtés :

« Non, ce qu'on appelle le pain, c'est ce qui est fait avec de la farine de blé, que l'on pétrit et que l'on cuit à la vapeur, qui gonfle, gonfle et qui a l'air si bon... c'est ce que l'on dit ? Mais moi, je ne suis jamais venue dans les placards de votre maison! En plus, vous qui avez été tellement gentil pour nous, comment pourriez-vous croire que j'irais vous voler ?...

-Non, ce n'est pas ce que je voulais dire! Je t'ai simplement demandé si vous pouviez manger du pain... Bon, vous en mangez! Attends un peu. Ce sera bon pour le ventre de ce pauvre petit. »

Gauche posa son violoncelle sur le plancher, émietta un morceau de pain dans le placard et en plaça un bout devant la souris des champs.

Celle-ci, comme si elle perdait la tête, se mit à pleurer, à rire et à saluer à la fois, puis, emportant précieusement le quignon entre ses dents, sortit derrière son fils.

« Ahhh... Comme c'est fatigant de parler aux souris! »

Gauche se laissa tomber lourdement sur son lit et s'endormit profondément.

Vint enfin le soir du sixième jour. Leur prestation terminée, tous les musiciens de l'orchestre Vénus, le visage radieux, se retirèrent de la scène à la queue leu leu, leur instrument à la main, et se dirigèrent vers les loges d'artistes situées à l'arrière du théâtre municipal. Ils avaient interprété avec grand succès la Sixième Symphonie. On entendait depuis le hall le bruit d'une tempête

d'applaudissements. Le chef d'orchestre, mains dans les poches, marchait avec flegme parmi les musiciens comme si cela lui était indifférent, mais en réalité, il était profondément heureux. Chacun prenait une cigarette, frottait des allumettes, ou bien rentrait son instrument dans son étui.

Le hall crépitait encore des mains qui claquaient; le bruit, loin de diminuer, devenait de plus en plus fort, presque effrayant, si bien qu'il semblait difficile de pouvoir l'apaiser. Le présentateur, une large rosette blanche accrochée à son veston, entra.

« Ils continuent à réclamer un bis! Est-ce que vous ne pourriez pas leur jouer quelque chose, même si c'était court ? »

Aussitôt le chef d'orchestre se redressa et répondit :

« C'est impossible. Après une telle œuvre, rien ne saurait être satisfaisant.

-Dans ce cas-là, Monsieur, pourriez-vous aller les saluer aimablement ?

-Impossible. Mais vous, mon petit Gauche, allez leur jouer quelque chose.

-C'est à moi que vous parlez ? fit Gauche extrêmement étonné.

-Toi, oui, toi ! » dit le premier violon, en redressant vivement la tête.

« Oui, allez-y, allez ! » dit le chef d'orchestre.

L'un lui mit de force son violoncelle dans les mains, l'autre ouvrit la porte, et on le poussa brusquement sur la scène.

Gauche apparut en portant son instrument vide, très gêné, et à sa vue sembla-t-il, les mains frappèrent de plus en plus fort, pour le railler. Il y eut même peut-être des exclamations, des cris.

« Jusqu'à quel point sont-ils capables de se moquer de moi ?... Enfin voyons. Jouons-leur "La Chasse au tigre en Inde". »

Gauche reprit complètement son assurance et s'avança jusqu'au centre de la scène. Puis, comme il l'avait fait quand le chat était venu, il interpréta « La Chasse au tigre » avec toute la force d'un éléphant furieux. Mais les auditeurs firent le silence et écoutèrent avec une extrême attention.

Et Gauche redoubla d'ardeur : il dépassa l'endroit où le chat lançait, pour ainsi dire, des étincelles de douleur ; il dépassa aussi celui où il s'était jeté plusieurs fois contre la porte.

Quand le morceau fut achevé, il s'enfuit au foyer des artistes presque sans regarder personne, son violoncelle à la main, exactement comme le chat. Mais là, le chef d'orchestre en personne et tous ses camarades étaient assis en silence, le regard immobile, comme des gens après un incendie. Gauche, en désespoir de cause, passa rapidement au milieu des musiciens puis se laissa tomber sur une chaise de l'autre côté de la pièce et croisa les jambes.

Toutes les têtes alors se tournèrent en même temps vers lui et les musiciens le regardèrent d'un air grave, comme s'ils n'avaient pas particulièrement envie de rire.

« Il y a quelque chose de bizarre, ce soir ! » pensa Gauche.

A ce moment-là, le chef d'orchestre se leva et dit :

« Mon petit Gauche, je suis très content de vous. Ce morceau est plutôt quelconque, mais nous vous avons tous écouté très sérieusement. En huit ou dix jours, c'est un véritable accomplissement. On peut dire en comparaison que, du nourrisson que vous étiez alors, vous êtes devenu un grand soldat. C'est seulement le courage qui vous manquait, mon ami ! »

Tous les musiciens se levèrent.

« C'était vraiment très bien ! dirent-ils à Gauche.

-C'est parce qu'il a une constitution robuste qu'il a pu y arriver. Des gens ordinaires en seraient morts ! » lança le chef d'orchestre de l'autre bout de la pièce.

Ce soir-là, tard, Gauche rentra chez lui. Encore une fois, il but de l'eau à grands traits. Il ouvrit ensuite la fenêtre et contemplant le ciel au loin, dans la direction où il pensait que le coucou s'était envolé, un jour :

« Ah coucou ! Je te demande pardon pour ce jour-là. Mais tu sais, je n'étais pas vraiment en colère ! » dit-il.